

Vision du martyr de Félicité et Perpétue

Vision de Maria Valtorta

Le 1er mars

Autour de 17 h, Jésus me dit:

« Ce n'était pas mon intention de te donner cette vision ce soir. Je me proposais de te faire vivre un autre épisode des "évangiles de la foi". (*90) Mais un désir m'a été exprimé par quelqu'un qui mérite d'être satisfait. Je le fais donc. Malgré tes douleurs, vois, observe et décris. A moi, offre tes souffrances et, à tes frères, la description.»

J'écris donc en dépit de mes souffrances extrêmement intenses: j'ai l'impression d'avoir la tête enserrée dans un étau qui part de la nuque et conflue sur le front, pour descendre vers l'épine dorsale; cela me fait terriblement mal, au point d'avoir pensé que j'étais en train de commencer une méningite; puis je me suis évanouie. C'est encore très douloureux en ce moment. Mais Jésus permet que je parvienne à écrire par obéissance. Ensuite... ensuite advienne que pourra!

Je vous assure cependant que je vais de surprise en surprise, car je me trouve tout d'abord devant des Africains, ou tout au moins des Arabes, alors que j'avais toujours cru que ces saints étaient européens. Je n'avais en effet pas la moindre idée de leur condition sociale et physique, ainsi que de leur martyre. Je connaissais la vie et la mort d'Agnès. (*91) Mais d'eux! C'est comme si je lisais un récit inconnu.

Comme première image, avant de m'évanouir, j'ai vu un amphithéâtre qui ressemblait plus ou moins au Colisée (pas en ruines toutefois). A ce moment-là, il n'y avait encore personne. Seule une très belle jeune Maure se tient au centre, en l'air. Elle rayonne d'une lumière béatifique qui se dégage de son corps brun et des vêtements sombres qui la couvrent. Elle semble être l'ange de cet endroit. Elle me regarde et sourit. Ensuite, je m'évanouis et je ne vois plus rien.

Maintenant, la vision se complète. Je me trouve dans un bâtiment dont l'absence de tout confort et l'apparence sévère m'indiquent qu'il s'agit d'une forteresse utilisée comme prison. Ce n'est pas le souterrain du

Tullianum que j'ai vu hier. Il y a ici de petites pièces et des couloirs surélevés. Mais l'espace y est si restreint, la lumière si rare et elles sont munies de telles barres et portes en fer cloutées que cette maigre amélioration due à leur situation est annulée par leur sévérité qui anéantit la moindre idée de liberté.

Dans l'une de ces tanières, la jeune Maure que j'ai vue dans l'amphithéâtre est assise sur une planche, qui sert en même temps de lit, de siège et de table. Cette fois, il n'en émane pas de lumière, seulement une grande paix. Elle porte sur son sein un bébé de quelques mois qu'elle allaite. Elle le berce et le cajole avec amour. L'enfant joue avec sa jeune mère et frotte son visage très olivâtre contre le sein brun de sa mère; il le prend et s'en détache avec avidité, en faisant de soudaines risettes pleines de lait.

La jeune fille est très belle: un visage régulier plutôt rond, de superbes grands yeux d'un noir velouté, une petite bouche charnue, des dents très blanches et régulières, des cheveux noirs et plutôt crépus mais maintenus par des tresses serrées qui encadrent son visage. Son teint est d'un brun olivâtre, mais pas excessivement. On trouve aussi cette couleur chez nous, notamment dans le sud de l'Italie, à peine plus claire que celle-ci. Lorsqu'elle se lève pour endormir son bébé en parcourant la cellule de long en large, je me rends compte qu'elle est grande. Elle a des formes gracieuses, certes pas exagérément, mais enfin elle a un corps bien modelé. Son port rempli de dignité lui donne l'air d'une reine. Elle porte un vêtement simple, presque aussi sombre que sa peau, qui lui tombe en légers plis sur le corps.

Un vieillard entre, Maure lui aussi. Pour ce faire, le geôlier lui ouvre la lourde porte, puis se retire. La jeune fille se retourne et sourit. Le vieillard la regarde et pleure. Pendant quelques minutes, ils restent ainsi.

Puis la peine du vieillard déborde. En hoquetant, il supplie sa fille d'avoir pitié de sa souffrance: « Ce n'est pas pour cela, lui dit-il, que je t'ai engendrée. Je t'ai aimée plus que tous mes enfants, toi la joie et la lumière de ma maison. Et maintenant tu veux mourir et faire mourir ton pauvre père, qui sent son cœur se briser sous la douleur que tu lui causes. Ma fille, voici des mois que je te supplie. Tu as voulu résister et tu as connu la prison, toi qui es née dans l'aisance. J'avais plié l'échine devant les puissants pour t'obtenir de rester chez toi, bien que prisonnière. J'avais

promis au juge de te faire céder à mon autorité paternelle. Actuellement, il se moque de moi, parce qu'il voit que tu n'en as eu cure. Ce n'est pas cela que devrait t'apprendre la doctrine que tu prétends parfaite. Quel est donc ce Dieu que tu suis, qui t'inculque de ne pas respecter ton père, de ne pas l'aimer? Car si tu m'aimais, tu ne me ferais pas tellement souffrir. Ton obstination, qui n'est même pas vaincue par la pitié pour cet homme innocent, t'a valu d'être arrachée à la maison et enfermée dans cette prison. Or il n'est plus question de prison désormais, mais de mort, d'une mort atroce. Pourquoi? Pour qui? Pour qui veux-tu mourir? Ton Dieu a-t-il donc besoin de ton sacrifice — et même de notre sacrifice, le mien et celui de ce petit être qui n'aura plus de mère —? Ton sang et mes larmes sont-ils donc nécessaires à la réalisation de son triomphe? Comment cela se peut-il? La bête sauvage aime ses petits et, plus elle les a portés sur son sein, plus elle les aime. Cela, je l'ai aussi espéré; c'est pourquoi je t'avais obtenu de pouvoir nourrir ton enfant. Mais tu refuses de changer d'idée. Après l'avoir nourri, réchauffé, servi d'oreiller à son sommeil, voici maintenant que tu le repousses, que tu l'abandonnes sans aucun regret.

Je ne te prie pas pour moi, mais en son nom. Tu n'as pas le droit d'en faire un orphelin. Ton Dieu n'a pas le droit de faire cela. Comment puis-je le croire meilleur que les nôtres s'il exige ces sacrifices cruels? Tu me pousses à le détester, à le maudire toujours plus. Mais non, mais non! Que dis-je? Oh, Perpétue, pardonne-moi! Pardonne à ton vieux père que la douleur rend fou. Veux-tu donc que j'aime ton Dieu? Je l'aimerai plus que moi-même, mais reste avec nous. Dis au juge que tu cèdes. Ensuite, tu aimeras n'importe quel Dieu de la terre, comme tu voudras. Tu feras de ton père ce que tu veux. Je ne t'appellerai plus ma fille, je ne serai plus ton père: je serai ton serviteur, ton esclave, et toi ma maîtresse. Domine, ordonne, et je t'obéirai. Mais pitié, pitié! Sauve-toi pendant que tu le peux encore. Il n'est plus temps d'attendre. Ta compagne a donné le jour à son enfant, tu le sais, et plus rien n'arrêtera la sentence. Ton fils te sera arraché, tu ne le verras plus. Demain, peut-être, ou aujourd'hui même. Pitié, ma fille ! Pitié pour moi et pour lui ; il ne sait pas encore parler, mais vois comme il te regarde et sourit, comme il invoque ton amour! Oh! Ma Dame, ma Dame, toi la lumière et la reine de mon cœur, la lumière et la joie de ton fils, pitié, pitié! »

Le vieillard est à genoux, il baise l'ourlet du vêtement de sa fille, il lui enlace les genoux, il essaie lui prendre la main, qu'elle pose sur son cœur pour en réprimer le déchirement humain. Mais rien ne la fait fléchir.

« C'est en raison de l'amour que j'éprouve pour toi et pour lui que je reste fidèle à mon Seigneur », répond-elle. « Aucune gloire terrestre n'accordera à tes cheveux blancs et à cet innocent autant d'honneur que ma mort. Vous parviendrez à la foi. Que diriez-vous alors si j'avais renoncé à ma foi à cause d'un moment de lâcheté? Mon Dieu n'a pas besoin de mon sang ni de tes larmes pour triompher. Mais toi, tu en as besoin pour parvenir à la Vie, et cet innocent pour y rester. En échange de la vie que tu m'as donnée et de la joie qu'il m'a apportée, je vous obtiens la Vie véritable, éternelle et bienheureuse. Non, mon Dieu n'enseigne pas à manquer à l'amour envers parents et enfants. Mais il s'agit de l'amour véritable. Maintenant, la douleur te fait délirer, père. Mais, plus tard, la lumière se fera en toi et tu me béniras.

Du ciel, je te l'apporterai. Quant à cet innocent, ce n'est pas que je l'aime moins, maintenant que je me suis fait vider de mon sang pour le nourrir. Si la cruauté païenne n'était pas tournée contre nous, les chrétiens, j'aurais été pour lui la plus aimante des mères et il aurait été le but de ma vie. Mais Dieu est plus grand que la chair née de moi, et l'amour qui doit lui être donné est infiniment plus grand. Même au nom de la maternité, je ne peux faire passer l'amour pour lui après celui pour une créature. Non. Tu n'es pas l'esclave de ta fille. Je suis toujours ta fille et je t'obéis en toutes choses excepté en ceci: renoncer au vrai Dieu pour toi. Laisse s'accomplir la volonté des hommes. Et, si tu m'aimes, suis-moi dans la foi. C'est là que tu retrouveras ta fille, pour toujours, car la vraie foi ouvre l'accès au paradis; or le saint Pasteur m'a déjà souhaité la bienvenue dans son Royaume.»

A ce moment, la vision change: je vois entrer d'autres personnages dans la cellule, trois hommes et une très jeune femme. Ils s'embrassent et s'étreignent les uns les autres. Les geôliers entrent eux aussi pour enlever son fils à Perpétue. Elle vacille comme si un coup l'avait atteinte. Mais elle se reprend.

Sa compagne la reconforte: «Moi aussi, j'ai déjà perdu mon enfant. Mais il n'est pas perdu. Dieu a été bon envers moi. Il m'a accordé de le mettre au monde pour lui, et son baptême s'orne de mon sang. C'était une petite fille.... belle comme une fleur. Le tien aussi est beau, Perpétue. Mais, pour vivre en Christ, ces fleurs ont besoin de notre sang. Nous leur donnerons ainsi deux fois la vie. »

Perpétue prend le petit, qu'elle avait posé sur la couche et qui dort, rassasié et content. Après lui avoir donné un léger baiser pour ne pas l'éveiller, elle le tend à son père. Elle le bénit également et lui trace une croix sur le front, et une autre sur les mains, les pieds et la poitrine; ses doigts sont baignés des larmes qui lui coulent des yeux. Elle fait tout cela si doucement que l'enfant sourit dans son sommeil comme sous une caresse.

Les condamnés sortent ensuite et, entourés de soldats, ils sont conduits dans une cave obscure de l'amphithéâtre dans l'attente du martyre. Les heures se passent à prier, à chanter des hymnes sacrés et à s'exhorter mutuellement à l'héroïsme.

Il me semble maintenant me trouver moi aussi dans l'amphithéâtre que j'ai déjà vu. Il est rempli d'une foule à la peau bronzée pour la plupart. Toutefois, il y a aussi bon nombre de Romains. Sur les gradins, la foule gronde et s'agite. La lumière est intense malgré le voile tendu du côté du soleil.

Les six martyrs sont fait entrer dans l'arène, en file. J'ai l'impression que des jeux cruels y ont déjà eu lieu, car elle est tachée de sang. La foule siffle et insulte. Perpétue en tête, ils entrent en chantant. Ils s'arrêtent au centre de l'arène et l'un des six se tourne vers la foule.

« Vous feriez mieux de faire preuve de courage en nous suivant dans la foi et non en insultant des êtres sans défense qui répondent à votre haine en priant pour vous et en vous aimant. Les verges avec lesquelles vous nous avez fouettés, la prison, les tortures, le fait d'avoir arraché leur enfant à deux mères, tout cela ne fait pas changer notre cœur. Vous mentez, vous qui prétendez être civilisés mais attendez qu'une femme accouche pour la tuer ensuite dans son corps et dans son cœur en la séparant de son enfant. Vous êtes cruels, vous qui mentez pour tuer, puisque vous savez parfaitement qu'aucun de nous ne vous cause de tort, et encore moins les mères dont toutes les pensées sont tournées vers leur enfant. Non, rien ne fait changer notre cœur, ni pour ce qui est de l'amour de Dieu, ni pour ce qui est de l'amour du prochain. C'est trois fois, sept fois, cent fois que nous donnerions notre vie pour notre Dieu et pour vous, afin que vous en veniez à l'aimer. C'est donc pour vous que nous prions, tandis que le Ciel s'ouvre

au-dessus de nous: Notre Père, qui es aux cieux... » A genoux, les six martyrs prient.

Une porte basse s'ouvre et les bêtes font irruption; bien qu'elles paraissent être des bolides tant leur course est rapide, il me semble qu'il s'agit de taureaux ou de buffles sauvages. Comme une catapulte ornée de cornes pointues, ils attaquent le groupe sans défense. Ils les soulèvent sur leurs cornes, les lancent en l'air comme des chiffons, les jettent au sol, les piétinent. Ils s'enfuient de nouveau, comme fous de lumière et de bruit, puis repartent à l'assaut.

Perpétue, prise comme une brindille entre les cornes d'un taureau, est projetée plusieurs mètres plus loin. Bien que blessée, elle se relève et son premier souci est de remettre de l'ordre dans ses vêtements arrachés sur son sein. Tout en les maintenant de sa main droite, elle se traîne vers Félicité tombée sur le dos et à demi éventrée; elle la couvre et la soutient, faisant d'elle-même un appui pour la blessée. Les bêtes reviennent à l'attaque jusqu'à ce que les six martyrs, à demi-morts, soient étendus sur le sol. Les bestiaires les font alors rentrer et les gladiateurs achèvent l'ouvrage.

Mais, que ce soit par pitié ou par manque d'expérience, celui de Perpétue ne sait pas tuer. Il la blesse sans atteindre le bon endroit. « Mon frère, ici, laisse-moi t'aider », dit-elle d'un filet de voix accompagné d'un très doux sourire. Après avoir appuyé la pointe de l'épée contre la carotide droite, elle dit alors: « Jésus, je me confie à toi! Pousse, mon frère. Je te bénis », et elle tourne la tête vers l'épée pour aider le gladiateur inexpérimenté et troublé.

Commentaire de Jésus

« Voilà le martyr de Perpétue, de sa compagne Félicité et de ses compagnons. Elle était coupable d'être chrétienne. Bien qu'elle soit encore catéchumène, comme son amour pour moi était intrépide! Au martyr de la chair elle a uni celui du cœur, tout comme Félicité. Si elles ont été capables d'aimer leurs bourreaux, combien n'ont-elles pas aimé leur enfant!

Elles étaient jeunes et heureuses, remplies d'amour pour leur époux, leurs parents et leur enfant. Mais Dieu doit être aimé plus que tout, et elles l'ont

aimé de cette manière. On leur a arraché les entrailles en les séparant de leur enfant, mais la foi ne meurt pas.

Elles croient en l'autre vie, fermement. Elles savent qu'elle appartient à ceux qui auront été fidèles et auront vécu selon la Loi de Dieu.

L'amour est la loi dans la loi. L'amour pour le Seigneur Dieu et pour le prochain. Quel plus grand amour existe-t-il que de donner sa vie pour ceux qu'on aime, tout comme le Sauveur l'a fait pour l'humanité qu'il aimait? Elles ont sacrifié leur vie pour m'aimer et pour en amener d'autres à m'aimer et, par conséquent, à avoir la Vie éternelle. Elles veulent que leurs enfants, leurs parents, leur époux, leurs frères et sœurs ainsi que tous ceux qu'elles aiment d'un amour de parenté ou spirituellement — parmi lesquels leurs bourreaux, puisque j'ai dit: « Aimez ceux qui vous persécutent » —, que tous aient la Vie dans mon Royaume. Et, pour les y conduire, elles tracent de leur sang un signe qui va de la terre au ciel, qui resplendit, qui appelle.

Souffrir? Mourir? Qu'est-ce donc? C'est un instant fugitif, alors que la vie éternelle demeure. Ce moment de souffrance n'est rien en regard de l'avenir de joie qui les attend. Les bêtes? Les épées? Qu'est-ce? Bénies soient-elles puisqu'elles donnent la Vie!

Leur unique préoccupation est de garder leur pudeur, car ceux qui sont saints le sont en toutes choses. A cet instant, elles n'ont cure de leurs blessures mais se soucient de leurs vêtements en désordre. Car, si elles ne sont pas vierges, elles sont toujours pudiques. Le vrai christianisme procure toujours la virginité d'esprit. Il garde cette belle pureté, même là où le mariage et les enfants ont enlevé ce sceau qui, de vierges, fait des anges.

Le corps humain lavé par le baptême est le temple de l'Esprit de Dieu. Il ne doit donc pas être violé par des modes inconvenantes ou des vêtements impudiques. De la femme, notamment de celle qui ne se respecte pas elle-même, rien ne peut provenir d'autre qu'une descendance dévergondée et une société corrompue dont Dieu se retire et dans laquelle Satan laboure et sème ses tourments qui vous portent au désespoir. »

Annexe – EMV 55 – Jude veut suivre Jésus et parle de sa famille

« Maître !

– Jésus !

– Seigneur ! »

Les trois cris du disciple, du cousin et du miraculé retentissent, exprimant l'adoration et la joie.

« Paix à vous ! »

Voilà la belle voix, qui ne peut se confondre avec aucune autre, pleine, sonore, paisible, expressive, nette, virile, douce et pénétrante.

56.5 « Tu es là toi aussi, Jude, mon cousin ? »

Ils s'embrassent. Jude pleure.

« Pourquoi ces larmes ?

– Oh ! Jésus ! Je veux rester avec toi !

– Je t'ai toujours attendu. Pourquoi n'es-tu pas venu ? »

Jude baisse la tête et se tait.

« Ils n'ont pas voulu ! Et maintenant ?

– Jésus, je... je ne peux leur obéir. Je ne veux obéir qu'à toi seul.

– Mais moi, je ne t'ai pas donné d'ordre.

– Non, toi non ; mais c'est ta mission qui commande. C'est Celui qui t'a envoyé qui parle ici, au fond de mon cœur, et qui me dit : “ Va vers lui ! ” C'est celle qui t'a engendré et qui a été pour moi une douce maîtresse, qui de son regard de colombe me fait comprendre sans mot dire : “ Sois à

Jésus. ” Puis-je, moi, ne pas tenir compte de cette voix d’en haut qui me pénètre le cœur ? De cette prière d’une sainte qui, sûrement, me supplie pour mon bien ? Alors que je suis ton cousin du côté de Joseph, ne dois-je pas te connaître pour ce que tu es, alors que Jean-Baptiste t’a reconnu, lui qui ne t’avait jamais vu, ici, sur les rives de ce fleuve et t’a salué du nom de “ Agneau de Dieu ” ? Et moi, moi qui ai grandi avec toi, qui me suis amélioré en te suivant, moi qui suis devenu fils de la Loi grâce à ta Mère et qui ai absorbé, non seulement les six-cent treize préceptes des rabbins, en plus de l’Ecriture et des prières, mais leur âme à eux tous, je ne devrais être capable de rien ?

– Et ton père ?

– Mon père ? Il ne manque ni de pain, ni d’assistance... et puis, c’est toi qui m’as donné l’exemple. Tu as pensé au bien du peuple plutôt qu’au bien particulier de Marie. Or elle est seule. Dis-moi, toi, mon Maître, n’est-il pas donc permis, sans manquer de respect à un père de lui dire : “ Père, je t’aime. Mais au-dessus de toi, il y a Dieu, et c’est lui que je veux suivre ” ?

– Jude, mon parent et ami, je te l’affirme : tu es très avancé sur le chemin de la lumière. Viens. Il est permis de tenir ce langage à son père quand c’est Dieu qui appelle. Il n’y a rien au-dessus de Dieu. Les lois du sang elles-mêmes disparaissent ou plutôt sont sublimées car, par nos larmes, nous offrons à nos parents, à nos mères un plus grand secours, et pour un but éternel auprès duquel la journée du monde ne compte guère. Avec nous, nous les attirons vers le Ciel et, par la même voie du sacrifice de nos affections, vers Dieu. Reste donc, Jude. Je t’ai attendu et je suis heureux de t’avoir de nouveau, toi, l’ami de ma vie de Nazareth. »

Annexe – EMV 249 – La vocation est plus que le sang

249.3 – Ton discours d’hier soir m’a beaucoup plu, à moi, dit Simon le Zélote.

– Pas à moi. Il était très sévère pour beaucoup de monde en Israël, dit Judas.

– Es-tu de ceux-là ?

- Non, Maître.
- Dans ce cas, pourquoi le critiques-tu ?
- Mais parce que cela peut te nuire.
- Devrais-je alors, pour éviter ces ennuis, pactiser avec les pécheurs et être leur complice ?
- Je ne dis pas cela. Tu ne pourrais pas le faire. Mais te taire, ne pas dresser les grands contre toi...
- Se taire, c'est être d'accord. Moi, je ne suis pas d'accord avec les fautes, ni des petits ni des grands.
- Mais tu vois ce qui est arrivé à Jean-Baptiste ?
- Sa gloire.
- Sa gloire ? Il me semble que c'est sa ruine !
- Persécution et mort par fidélité à notre devoir font la gloire de l'homme. Le martyr est toujours glorieux.
- Mais la mort l'empêche d'être maître et fait souffrir ses disciples et les membres de sa famille. Lui, il échappe à toute peine, mais il laisse aux autres des peines bien plus grandes. Jean-Baptiste n'a pas de parents, c'est vrai. Mais il a toujours des devoirs envers ses disciples.
- Même s'il avait encore des parents, ce serait la même chose. La vocation est plus grande que le sang.
- Et le quatrième commandement ?
- Il vient après ceux qui concernent Dieu.
- tu as vu, hier, combien une mère souffre à cause de son fils...
- Mère ! Viens ici » dit Jésus.

Marie accourt auprès de Jésus et demande :

« Que veux-tu, mon Fils ?

– Mère, Judas de Kérioth plaide ta cause parce qu’il t’aime et qu’il m’aime.

– Ma cause ? En quoi ?

– Il veut me décider à une plus grande prudence, pour que je ne sois pas frappé comme notre parent, Jean-Baptiste. Il me dit qu’il faut avoir pitié des mères et se ménager pour elles, car c’est ce que demande le quatrième commandement. Toi, qu’en dis-tu ? Je te donne la parole, Mère, pour que tu instruises avec douceur notre Judas.

249.4 – Moi, je dis que je n’aimerais plus mon Fils en tant que Dieu et que j’en viendrais même à me demander si je ne m’étais pas toujours trompée, si je ne m’étais pas toujours méprise sur sa nature, si je le voyais transiger avec sa perfection, en abaissant sa pensée à des considérations humaines et en perdant de vue les considérations surnaturelles, à savoir, racheter, tenter de racheter les hommes par amour pour eux et pour la gloire de Dieu, quitte à se créer des peines et des rancœurs. Je l’aimerais encore comme un fils dévoyé par une force malfaisante, par pitié, parce que c’est mon fils, parce que ce serait un malheureux, mais plus avec cette plénitude d’amour dont je l’aime maintenant que je le vois fidèle au Seigneur.

– Fidèle à lui-même, tu veux dire.

– Au Seigneur. Maintenant, il est le Messie du Seigneur et il doit être fidèle au Seigneur, comme tout autre et même plus que tout autre, parce qu’il a une mission plus grande qu’il n’y en a jamais eu, comme il n’y en a pas et comme il n’y en aura pas d’autre sur la terre, et il reçoit certainement de Dieu une aide en rapport avec une si grande mission.

– Mais s’il lui arrivait du mal, ne pleurerais-tu pas ?

– Toutes les larmes de mon corps. Mais je pleurerais des larmes de sang si je le voyais infidèle à Dieu.

– Cela diminuera beaucoup les fautes de ceux qui le persécuteront.

– Pourquoi ?

– Parce que lui, autant que toi, vous les justifiez en quelque sorte.

– Ne t’imagine pas cela. Ce seront toujours les mêmes fautes aux yeux de Dieu, que nous jugions que cela est inévitable ou que nous jugions que nul homme en Israël ne devrait être coupable à l’égard du Messie.

– Nul homme en Israël ? Et si c’était un païen, ce ne serait pas la même chose ?

– Non, pour les païens, ce ne serait qu’une faute à l’égard de l’un de leurs semblables. Israël sait qui est Jésus.

– Beaucoup en Israël ne le savent pas.

– Ne veulent pas le savoir. Ils sont consciemment incrédules. Au manque de charité ils unissent donc l’incrédulité et nient l’espérance. Piétiner les trois vertus principales n’est pas une petite faute, Judas. C’est grave, spirituellement plus grave qu’un acte matériel contre mon Fils. »

Judas, à court d’arguments, se baisse pour relacer une sandale, et reste en arrière.